

fait attention à l'appel de la petite pêcheuse et continue sa route. Pourtant la barrière s'ouvre, un jeune homme, mis avec élégance, s'approche à grands pas.

Elle le regarde venir rougissante et confuse.

—Vous avez besoin d'aide, mademoiselle, dit-il avant même d'être près d'elle.

—Oui, monsieur, la vanne s'est accrochée quelque part et je ne puis en venir à bout, mais croyez bien que ce n'est pas vous que j'ai appelé, balbutia-t-elle en baissant les yeux.

—Je n'en suis pas moins heureux de pouvoir vous rendre service... Voyons que faut-il faire?...

—Oh! non... non... vous vous saliriez les mains...

—Le beau malheur... je les laverai dans la belle eau claire de la Durdent, dit-il souriant, puis d'un accent plus résolu: "Voyons, mademoiselle, est-ce comme cela qu'il faut agir?..."

Déjà, il a saisi la poignée à deux mains et la secoue de façon à faire trembler le vieil édifice en bois verdi.

Après une minute de résistance, la vanne glissa enfin dans ses coulisses gonflées par l'humidité et un flot clair jaillit et l'éclaboussa de la tête aux pieds, puis l'eau s'en alla dans les rigoles avec un gazouillement joyeux, pendant qu'il se secouait en riant.

—Je ne sais comment vous remercier, monsieur, mais vous voici tout mouillé maintenant, dit-elle timidement, n'osant lever les yeux sur lui.

—Quelques gouttelettes sur des vêtements de drap, cela ne traverse pas et ce beau soleil m'aura vite séché, ne vous inquiétez pas de moi, mademoiselle Marielle, et dites-moi que vous ne m'en voulez pas trop d'être venu; quoique ce ne fut pas à moi que s'adressait votre appel.

Tout en parlant, il la regardait avec une satisfaction évidente.

—Vous en voulez, fait-elle avec un regard furtif du côté du jeune homme, il faudrait que je fusse bien ingrate, puis, hésitante, elle l'interroge:

—Mais vous savez donc comment je m'appelle, monsieur?...

—Croyez-vous que j'ai pu voir sans m'informer la gracieuse pêcheuse qui venait au château apporter du poisson et des coques, non mademoiselle Marielle Lebrun, je sais tout ce qui vous concerne, je sais que vous êtes orpheline, que vous avez été recueillie et élevée par la veuve Morierre qu'on appelle la Michelette ou mère Michelette, parce que son mari avait nom Michel, et que vous habitez, avec cette femme et son fils André, une maisonnette sur la côte à l'abri de la falaisette... Savez-vous bien, mademoiselle Marielle, qu'il est heureux cet André et que j'envie son sort...

—Son sort... C'est celui de tous les pêcheurs de cette côte... beaucoup de mal et peu de profit.

—Oh! repartit Georges d'une voix grave et triste, ce que je lui envie, ce n'est pas son dur labeur, son métier de pêcheur, non, c'est le bonheur de vivre sous le même toit que la fée des coquillages.

La jeune fille secoue doucement la tête, et lui, continue avec émotion:

—Oui, j'envie cet homme... j'envie son bonheur...

—Pauvre André, murmure-t-elle.

—Il est heureux, pourquoi le plaiguez-vous... pourquoi ne plaiguez-vous pas plutôt ceux qui souffrent... lui, n'a-t-il pas le bonheur de vous voir chaque jour... de pouvoir vous dire qu'il vous aime...

—Je ne peux savoir s'il m'aime, reprit la jeune fille en rougissant, il ne m'a jamais dit un mot qui puisse me faire croire à son amour.

—En vérité... mais vous... vous Marielle...

—Oh! moi, repartit la fillette en souriant, après Dieu et mère Michelette, c'est pour André que j'ai le plus d'amitié.

—D'amitié... oh Marielle... Marielle, que vous me rendez heureux.

Les intonations caressantes de cette voix tendre auxquelles ne l'avaient guère habituée les gens de la côte, charmaient son être comme l'eût fait une délicieuse musique, et les regards de la petite Normande disaient à son insu à Georges de Valréaz qu'elle le trouvait très bien.

Tout en causant, ils avaient été s'abri-